

**LEPROHON, LOUIS E. *Ce pays qui était le mien. Marcel Dargis.***  
**Sherbrooke, Louis E. Leprohon [Éditeur], 2021, 116 p. ISBN**  
**978-2-9815171-2-8**

René Bouchard

Volume 20, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1093921ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1093921ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, R. (2022). Review of [LEPROHON, LOUIS E. *Ce pays qui était le mien. Marcel Dargis.* Sherbrooke, Louis E. Leprohon [Éditeur], 2021, 116 p. ISBN 978-2-9815171-2-8]. *Rabaska*, 20, 308–311. <https://doi.org/10.7202/1093921ar>

lutte contre le trafic de biens culturels, car ils ne connaissent pas le domaine et « ne contrôlent jamais les entrepôts dont ils ignorent l'existence » (p. 193 et p. 349). Parlant de tous ceux qui sont impliqués dans la vente d'objets mobiliers d'occasion, l'auteure conclut : « Héritage culturel, roublardise, comportement immoral, tout se mélange dans ce qui est un comportement "normal" pour ce groupe professionnel » (p. 351). Avec une telle approche, peut-on imaginer que ce livre aurait pu être publié en France ? Pourquoi donc l'a-t-on publié au Québec ?

Malgré cela, le livre se lit très bien ; le texte est même amusant, car il est parsemé de témoignages de gens du métier cités dans l'argot local que l'auteure même utilise largement. À la lecture des nombreux témoignages, on devine la signification des termes : travailler à gitans, la vente d'un billot, faire dans l'indus, avoir de la mêtis, les vide-greniers, mettre la drouille, griller sa came, attendre le chaland, avoir le client en boîte, pouvoir marger, arriver à la bourre, la révisé, la bouillasse, vendre plein pot, l'achat à partic, se déplacer pour un seul bout, un marchand pendu, acheter d'occasse, j'ai un broute, les déchèteries ou déchetteries, se faire une gratte, c'est de la daube, doper une vente, des nanas qui transpirent les bobos, se retrouver fanny, rentrer au black, les marchands s'en sont foutus plein les fouilles, avoir la tête dans le guidon, etc. Un petit lexique n'aurait pas fait de tort à la compréhension.

**JEAN-FRANÇOIS BLANCHETTE**  
Société québécoise d'ethnologie

---

LEPROHON, LOUIS E. *Ce pays qui était le mien. Marcel Dargis*. Sherbrooke, Louis E. Leprohon [Éditeur], 2021, 116 p. ISBN 978-2-9815171-2-8.

Avec ce deuxième volume consacré à l'œuvre de Marcel Dargis dans l'espace d'à peine cinq ans, Louis E. Leprohon entend démontrer aux yeux du grand public que ce peintre autodidacte compte au rang des plus grands artistes naïfs du Canada. Dans son livre de 2015, *Le Regard d'un artiste sur la culture québécoise de 1935 à 1960 : Marcel Dargis – artiste et conteur*, l'auteur retraçait le parcours artistique d'un créateur dont l'œuvre peinte avoisinait déjà quelque 750 tableaux échelonnés sur une quarantaine d'années de production. Dans *Ce pays qui était le mien*, Leprohon dévoile plutôt la petite histoire d'une collection unique de quinze tableaux de grand format, d'authentiques chroniques de la vie du Québec couvrant la période 1930-1960, telles que dépeintes par « un conteur en images » qui, de son propre aveu, « travaille avec des pinceaux plutôt qu'avec un stylo », et qui

espère laisser en héritage à ses enfants et à la société québécoise des pages d'un temps passé, d'une culture et d'un patrimoine disparus. « On appelait les années 1940 la Grande Noirceur, confiait-il à un journaliste. Moi, j'y ai vu du soleil et j'en suis très fier. »

Né en 1928 dans la paroisse Saint-Lazare au Cap-de-la-Madeleine, à l'ombre d'une église en brique brune d'inspiration néo-romane, Marcel Dargis y passe une enfance et une adolescence « ensoleillées », marquées par une vie communautaire intense souvent vécue dans la rue. C'est l'époque où boulangers et laitiers livrent leur marchandise à domicile, où les enfants rivalisent d'adresse en jouant un hockey de garage, où les grands rites de passage – naissance, mariage, décès – et les nombreuses fêtes religieuses ponctuent les us et coutumes de l'ordinaire des jours. Le jeune Marcel se sent interpellé par les arts dès son école primaire, mais après son secondaire et ses études commerciales, suivant les conseils de son père, il entre à l'emploi du ministère des Transports du Québec où il œuvre jusqu'à sa retraite en 1982, fort de ses 35 ans de loyaux services. Au cours de ces années, son rêve d'entreprendre des études artistiques ne le quitte pourtant pas. En 1955, il suit des ateliers de peinture qui lui permettent de se familiariser avec différents langages visuels. En 1968, dans la quarantaine, il se lance activement en peinture dans ses loisirs et s'adonne, en cours de route, à divers modes d'expression, de l'abstraction jusqu'au paysage, sans vraiment trouver sa voie. À sa retraite, il s'inscrit même à des cours à l'université dans l'espoir d'y décrocher un diplôme et sans doute pour lui-même, confronté au regard des autres, l'assurance d'être reconnu officiellement comme peintre.

Son véritable chemin de Damas, la révélation qui détermine le cours futur de sa carrière, il l'expérimente en Espagne lors d'un séjour à Malaga, en 1974, alors qu'il visite une exposition qui change sa vie et lui fait découvrir le style qui établira sa renommée au fil des années qui suivent, l'art naïf. « Je ne savais pas ce que c'était, avoue-t-il avec candeur, mais on a classé ça comme de l'art naïf ». Ce qu'il observe pourtant lors de cette exposition, note Leprohon, et qui agit à la manière d'un révélateur dévoilant une image latente, c'est que la manière de vivre colorée des Espagnols devient un déclencheur de sa propre histoire. Comme dans un creuset où elles s'amalgament en mélangeant toutes leurs saveurs, l'histoire de sa paroisse Saint-Lazare, l'histoire du Cap-de-la-Madeleine, l'histoire du Québec des années 1930-1950 définissent « la période la plus heureuse de sa vie », confesse le peintre, et deviennent prétexte pour raconter avec des pinceaux la multitude de souvenirs qui lui trottent dans la tête. Le projet de sauvegarder la mémoire de ce patrimoine mûrit dès lors en lui jusqu'à devenir une occupation à temps plein à partir de 1982. « Par effet de miroir,

explique Louis Leprohon, en faisant revivre sur ses toiles les activités des familles de Saint-Lazare, Dargis fait revivre celles de toutes les familles du Québec de l'époque. »

Entre 2015 et 2018, Marcel Dargis réalise une trilogie qui condense dans un style narratif vigoureux sa vision profonde de l'histoire du Québec. Trois tableaux de grand format développent une thématique centrale que le peintre explore et précise dans une constellation de scènes secondaires. *Ce pays qui était le mien* (2015) honore les bâtisseurs et créateurs du pays qui ont transmis leur savoir-faire de génération en génération. La mer et les pêcheurs, la terre et les cultivateurs, la forêt et les bûcherons, l'Église catholique, les explorateurs, Marguerite Bourgeoys et les écoles, les Patriotes, autant de scènes qui illustrent l'hommage rendu par l'artiste à ces hommes et femmes qui ont fait naître le pays. *Les Noyés de l'histoire* (2018) exprime le sentiment de perte et de deuil ressenti par Dargis devant la disparition des traditions et des rites religieux rassembleurs qui renforçaient la cohésion sociale des Québécois et nourrissaient leur identité. Les Patriotes dont la mémoire avait été chérie dans le tableau précédent sonnent dans celui-ci le glas de l'espérance qu'ils avaient léguée. Leur épitaphe composée par le peintre lui-même ne laisse planer aucun doute à ce sujet : « nous sommes venus/nous étions/nous sommes devenus ». *Le Chemin de l'exil* (2018) retrace le peuplement du pays depuis l'arrivée de Jacques Cartier jusqu'à l'avènement du multiculturalisme canadien qui mène le Québec vers un ailleurs incertain. Le chemin de l'exil n'est peut-être pas à sens unique ! Est-ce pour le mieux ? se demande l'artiste.

Devant la richesse de ces grands formats, tant au plan de la forme que des contenus, Leprohon propose à l'artiste de continuer à peindre dans cette veine. « Je n'ai jamais rien vu de semblable chez un autre artiste naïf », lui affirme-t-il. Pourquoi ne pas réaliser une collection de tableaux grand format ? lui suggère-t-il après avoir découvert un autre tableau au format semblable de Dargis intitulé *Un Canadien errant* (2017), un hommage au folkloriste Jacques Labrecque et aux chants traditionnels qui ont fait sa renommée, tels *Un Canadien errant*, *Les Raftsmen*, *Dans les chantiers nous hivernerons*, *La parenté est arrivée*. « En janvier 2021, trois ans et trois mois après cet échange, conclut Leprohon, Dargis, à l'âge de 92 ans, a posé sa signature au bas du quinzième tableau de ce projet » où foisonnent, en plus de celles évoquées précédemment, des toiles aux titres évocateurs, *La Petite Ligue de hockey du quartier*, *Légendes du Saint-Laurent*, *Les Marchands ambulants*, *Les Amoureux de Saint-Lazare*, *La Vie de chantier*, *Le Diable des Forges du Saint-Maurice*, *Les Fêtes et les célébrations au Québec*.

Voilà la matière du volume de Leprohon, conçu également comme un catalogue qui accompagne le visiteur dans sa découverte de cette collection

devenue une exposition itinérante. Elle vaudra au peintre de se mériter le Grand Prix de la culture Le Nouvelliste décerné dans le cadre des Grands Prix de la culture de Trois-Rivières 2021. Avec la modestie qui le caractérise, Marcel Dargis résume toute cette aventure par ces mots : « J’avais tellement de souvenirs heureux de mon quartier Saint-Lazare qui m’habitaient. J’avais envie de raconter ça. C’est la représentation d’une façon de vivre qu’on ne reverra plus. La peindre, c’est une façon de montrer à mes enfants une époque qu’ils ne peuvent pas connaître et au cours de laquelle j’ai été très heureux ».

**RENÉ BOUCHARD**

Société québécoise d’ethnologie

---

LORENT, MAURICE. *Le Parler populaire de la Beauce*. Édition mise à jour et enrichie. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2021, 231 p. ISBN 978-2-89406-474-0.

Lancée en juillet 2021 au Musée Marius-Barbeau, l’édition mise à jour et enrichie du *Parler populaire de la Beauce* de Maurice Lorent est la refonte d’un recueil de régionalismes beaucerons paru pour la première fois chez Leméac en novembre 1977.

Remarquée par le commentariat, l’édition princeps de ce petit glossaire s’était prévaluée d’un accueil assez favorable de la critique littéraire et journalistique, mais avait été reçue avec un peu plus de circonspection par les linguistes (cf. *Le Guide*, 30 nov. 1977, p. 16B ; *Le Devoir*, 4 févr. 1978, p. 34 ; *Le Guide*, 22 mars ~, p. 12A ; *Relations*, mars ~, p. 92-93 ; *Nos livres*, juin ~, n° 238 ; *Recherches sociographiques*, ~, p. 293-296 ; *Livres et auteurs québécois 1977*, ~, p. 273-275).

Rappelons que l’auteur, un Français originaire de Buléon en Bretagne, s’est installé en Beauce québécoise à la fin des années 1960 pour y enseigner le français et la littérature. Prêtant bénévolement son concours aux efforts de documentation du français québécois, le jeune lettré avait entrepris une première enquête onomasiologique en 1973 auprès d’une soixantaine de Beaucerons et Beauceronnes majoritairement âgés de 50 à 80 ans. Cette collecte de données, échelonnée sur presque trois années, lui avait fourni les principaux matériaux à la première édition de son ouvrage. Pouvant être qualifié à juste titre de glossaire profane, l’ouvrage ne s’est pas moins avéré utile aux lexicographes professionnels qui ont mis à profit quelques-uns de ses relevés inédits. À titre d’exemple, le *Dictionnaire historique du français québécois* (s. v. « assiette ») cite un des relevés de Lorent dans la description